

OZIBUT

FÉDÉRARIUM

*Si chaque heure blesse,
la dernière tue*

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979-10-359-4090-4

© Ozibut

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

À l'heure exacte de l'embauche, dans le crissement métallique de ses roues motrices, la navette de transport ovoïde stoppa au bord de la route. Une journée ordinaire recommençait. Suivi par douze de ces collègues, le peintre descendit. Il n'était plus très loin de son lieu de travail.

Court sur pattes, légèrement bedonnant, mais tout de même trapu, il avait les traits détendus et le regard innocent. Sur ses joues apparaissaient des tâches rouges dues à une dilatation excessive des vaisseaux sanguins provoquée par une exposition prolongée au soleil. La consommation d'alcool apparaissait sans conteste comme un facteur aggravant de cette modification épidermique. Il portait une salopette taillée dans une pièce de toile délavée, comme sa casquette plate à large visière de laquelle dépassaient quelques mèches de cheveux roux. Le numéro de série C19H21N3S était brodé en bleu sur la bretelle de sa tenue.

À l'instar des autres peintres, il était équipé d'un large pinceau plat rangé dans sa poche arrière et d'un seau de quinze litres rempli de peinture blanche dont l'anse en métal meurtrissait les phalanges. Il n'avait guère besoin de plus pour occuper son emploi du temps.

En béton recouvert de blanc satiné, le Mur lui faisait face. Imposant. Le reflet du soleil sur la paroi lisse éblouissait presque l'ouvrier, bien qu'il fut à distance.

Avant de commencer leur ouvrage, les peintres traversaient un terrain dépourvu de toute forme de végétation qui montait en pente douce jusqu'au pied du Mur. Les ouvriers avançaient en ligne. Face au rempart, sans parler, ils progressaient en gardant le regard fixé sur l'échelle qu'ils devaient rejoindre.

Les vapeurs qui s'échappaient des manufactures alimentaires déposant rapidement une légère pellicule jaune et graisseuse sur l'édifice, cette occupation mobilisait quotidiennement une partie significative de la population. Chaque jour, inlassablement, couche après couche et par tous les temps, les ouvriers repeignaient la zone qui leur avait été assignée par la tour de Garde de leur quartier.

Le peintre grimpa machinalement à l'échelle, gravit les barreaux un à un jusqu'à atteindre la hauteur maximum requise. Tel un équilibriste, il lâcha les montants, puis d'un geste il suspendit son seau à un crochet pour mieux dégainer son pinceau plat, le plongeait dans le liquide blanc visqueux et commença à recouvrir le Mur. Son visage n'exprimait ni satisfaction ni contrainte, il peignait, cela l'occupait, il n'attendait rien de plus de son activité. Le lendemain, il était censé se déplacer de deux mètres sur la droite pour recouvrir une nouvelle portion du Mur. Une chaîne de peintres dansant une ronde permanente autour du Fédérarium.

Ensembles, unis par la même occupation, motivés par la même persuasion, ils maintiendraient l'éclat du Mur tant qu'ils vivraient. Rien ne pouvait fonctionner sans constance, sans la certitude de tous que chacun était tant individuellement que collectivement à sa place.

Le Mur ceinturait le Fédérarium de son ruban immaculé. Il offrait aux habitants une ligne d'horizon constante dont l'uniformité n'était perturbée que par quelques portes en métal régulièrement réparties sur son flanc. Le poste de travail de C19H21N35 se trouvait non loin de l'une d'elles. Sur celle-ci avait été inscrit à la peinture rouge le numéro 48. Cette porte était fermée. Eût-elle été ouverte que cela n'aurait pas davantage perturbé l'ouvrier. Il ignorait ce qu'elle dissimulait, aussi n'était-elle pour lui qu'une sortie définitive du Fédérarium, une issue vers l'inconnu. Ce que masquait le Mur ne l'intéressait pas, ou du moins ne le concernait pas encore.

Mon nom est Nohamus Symphorosa, j'appartenais au réseau Synark et portais la toge vermillon des Scribes du point final.

Une fois sorti de la salle de repos située sous les tribunes, j'entrai dans l'Arène et entrepris de traverser l'esplanade en son milieu pour rejoindre mon bureau. Slalomant parmi la multitude croissante de mes collègues, je m'approchais du socle de l'antenne radio-électrique principale quand l'un d'eux m'interpella. Ses gestes étaient saccadés, il semblait en surchauffe et extrêmement impatient. Sa toge bleue le signalait comme étant l'un des Répartiteurs. Tout comme ses confrères il était toujours pressé et passait son temps d'activité à distribuer aux Scribes inactifs qu'il croisait des listes de corrections à effectuer. Mon interlocuteur m'informa à la hâte et d'une voix éraillée qu'il me cherchait depuis quarante-sept minutes. Il avait l'air particulièrement inquiet. Le brouhaha environnant noya ma réponse. J'avais été mis en veille durant huit heures, c'était pour-

quoi il n'avait pu me rencontrer avant. Il s'adressait à moi du fait de mes compétences largement reconnues pour traiter les dossiers atypiques. Grâce à mon expérience, les Répartiteurs du réseau Synark me confiaient souvent les cas urgents et difficiles. Mon intuition se confirma, il me tendit une liste de destins tragiques que je devais traiter avant minuit, heure à laquelle s'achevait mon service. Une fois qu'il m'eut remis son message, le Répartiteur tourna les talons, sortit un nouveau feuillet de la sacoche qu'il portait en bandoulière et, sans ajouter un mot, retourna vers le centre de l'esplanade pour trouver le prochain exécutant de l'une des prosaïques missions qu'il avait à distribuer.

J'entrepris de rallier mon bureau afin d'entamer le travail qui m'attendait. Les toges bleu et vermillon grouillaient, se croisaient, se frôlaient sans jamais se toucher dans un bruyant ballet que renvoyait en écho l'enceinte bétonnée de l'Arène. Seuls les Guetteurs ne prenaient pas de pause et ne se déplaçaient jamais. Ils demeuraient assis en cercle autour de la base de l'antenne radioélectrique principale. Vêtus de toges noires, connectés en permanence à d'encombrants câblages, ils surveillaient les flux de données entrants et sortants de la zone Synark. Ils prenaient le pouls de la société en temps réel tout en surveillant l'efficacité du réseau et la pertinence du travail des exécutants comme moi. Lorsqu'ils repéraient des déficiences ils les signalaient aux Répartiteurs qui les transmettaient aux Scribes afin que ceux-ci les corrigent.

Souhaitant rejoindre au plus vite ma machine à écrire, je me dirigeai vers la tribune latérale C pour monter jusqu'au gradin 28 et m'installer au bureau 284/B. De là j'examinais les différentes solutions envisageables et convenais de la démarche appropriée quant

au traitement de la kyrielle de déficiences mentionnées sur la liste.

Assis face à mon bureau, j'avais une vue impressionnable sur l'ensemble de l'Arène. La coupole en béton servant de toit s'appuyait telle un couvercle sur les tribunes qui descendaient en rangs de gradins jusqu'à l'esplanade centrale. Au milieu de cette place où déambulaient les membres du réseau Synark en attente d'activité, se dressait l'antenne radioélectrique principale. Elle crevait le dôme pour sortir de terre et pointer vers le ciel. Elle diffusait nos instructions en tout lieu. Depuis ce cocon situé dix mètres sous terre, dans lequel nous demeurions en permanence, nous travaillions sans relâche pour parfaire le modèle de société que nous avions créé : le Fédérarium. Clôturée par un magnifique Mur blanc, cette métropole se composait de cent soixante et un quartiers, chacun d'eux contenant vingt-six immeubles de cinquante-trois étages. Nous autres, membres du réseau Synark, faisons preuve d'un déterminisme implacable pour répondre de façon pérenne aux besoins complexes des humains. Mûs par la volonté d'offrir aux hommes et aux femmes habitant le Fédérarium la possibilité de servir une cause commune, de s'épanouir et d'exister en toute quiétude, nous gérons la société afin que tous et chacun puissent acquérir une raison de respirer, d'ingurgiter et de déféquer sans avoir à y penser. Si un échantillon d'humanité subsistait encore à ce jour, il le devait à nos capacités de calcul, d'anticipation et d'organisation. De l'autre côté du Mur qui encerclait le Fédérarium, se trouvait la Plage. Une contrée lointaine où régnait l'âge de pierre, un pays dont nul explorateur ne revenait pour en conter l'histoire, un ruban désertique et rocailleux pris en étau entre la mer et le Mur.

Depuis les gradins, chaque bureau émettait le même cliquetis forcené. Les machines à écrire des Scribes s'interrompaient en cadence lorsque les dactylographes, dans un synchronisme que le temps n'avait su émousser, ramenaient le chariot en début de ligne. Le cylindre tournait alors d'un cran, puis les doigts reprenaient de concert l'écriture. Le destin de chaque citoyen devait s'écrire sous les phalanges de nos doigts agiles.

En tant que Scribe du point final j'étais spécialisé dans les fins de récit, les épilogues si je puis dire. Mes choix devaient suivre une logique, être pétris d'impartialité et exécutés sans interférences émotionnelles. Croyant fermement en l'efficience et la perfection de notre œuvre, je travaillais sans jamais critiquer ni remettre en cause nos principes fondamentaux. Je proposais des solutions individuelles pour un bénéfice collectif.

Cinq numéros de série, cinq citoyens du Fédérarium dont je devrais traiter le dossier avant minuit. Leurs fiches techniques étaient mentionnés sur la feuille de papier que m'avait transmis le Répartiteur. Avant de commencer ce travail, je mis sous tension l'ensemble des outils nécessaires à ma fonction. Un grésillement rauque et discontinu m'informa que mes instruments de travail se connectaient au télé-transcripteur lui-même relié à l'antenne principale. L'image sur le moniteur tressautait, je tournais donc le potentiomètre pour la stabiliser. L'écran affichait la vidéo des caméras de surveillances qui depuis le Mur filmaient la Plage. Pas de mouvements suspects, rien à signaler. Le téléphone sonna par trois fois pour m'indiquer son bon fonctionnement. Je décrochai puis raccrochai pour le remercier. Tandis qu'au-dessus de la machine à écrire j'agitais mes doigts pour les dégripper, l'imprimante se mit en marche, cracha du papier et régurgita passé et présent de mes cinq

«clients». Le fait que leur fiche technique ainsi que leur historique se trouvent désormais entre mes mains signifiait que leur comportement avait été considéré comme inapproprié par les Guetteurs. Ils ne se trompaient jamais.

Malgré notre surveillance habile ainsi que nos systèmes de sécurité et de correction, certains personnages aux inexpugnables défauts entravaient tout de même le bon fonctionnement de notre organisation. Comme je le constatais à la lecture des premières pages, les déficiences relevées sur les numéros de série qui m'avaient été confiés se montraient tout aussi diverses que variées. Le travail qui m'incombait ce jour-là semblait pourtant des plus abordable, je ne comprenais donc pas encore la fébrilité du Répartiteur qui me l'avait confiée. Les personnes incriminées optaient pour des choix en complète inadéquation avec l'organisation en place. Atteints par un V.I.R.U.S¹ particulièrement coriace, ces habitants n'étaient plus aptes à œuvrer pour le bien-être du Fédérarium, leurs valeurs morales étaient altérées. Il fallait enrayer la contagion afin d'éviter que l'épidémie ne se propage et mette en péril la société que nous avions façonnée. Je devais d'une manière ou d'une autre appliquer la devise des Scribes du point final : "Si chaque heure blesse, la dernière tue".

¹ Volonté Individuelle Résurgente et Unilatérale du Système

FICHE TECHNIQUE

Sexe :	Masculin
Age :	27 ans 8 mois 7 jours
Numéro de série :	C4H8O3
Prénom :	Radjik
Taille :	1 mètre 82 centimètres
Poids :	70 kilogrammes 276 grammes
Cheveux :	7 centimètres – châains
Couleur des yeux :	Vert
Adresse :	Fédérarium/Quartier Melrose Av. 352 / Bâtiment B / Étage 34

D'un mouvement de pied brusque et machinal, Radjik repoussa le drap qui, suite à une nuit agitée, l'emballait comme un pudding goût cacahuète sous cellophane. Expédié aux antipodes de son corps étouffé par l'atmosphère moite et viciée de la chambre, le rectangle de tissu imbibé de sueur se recroquevilla en boule au bout du lit, contre le montant en métal. Le climatiseur ne fonctionnait que sous la menace de coups bien placés sur sa carcasse métallique, il s'était éteint durant la nuit, laissant

la température augmenter dans la pièce. L'unique petite fenêtre restait fermée et sans volets. Les faisceaux lumineux qui la traversaient avec animosité, déposaient le piquant de leurs rayons sur le visage blafard et mal rasé du jeune homme. Gêné par ce spectre indésirable, il émit un gromement étouffé par l'oreiller.

Le martèlement d'une grosse caisse résonnait sur les parois de sa boîte crânienne. L'afflux puissant et régulier de sang vers les deux hémisphères de son cerveau, donnait à Radjik la sensation de respirer par la tête. Un œil puis l'autre tentèrent de dissocier leurs cils englués, laissant passer un filet de lumière fort désagréable. Sa bouche pâteuse, sa langue râpeuse comme le bitume, dégageaient de concert une haleine de cendrier mouillé par un verre d'alcool renversé. Quant à la salive solidifiée durant la nuit, elle colmatait ses gencives, épaississait ses incisives, obstruant quelques cavités d'une dentition tout de même correcte. Son sommeil collant et épais avait ressemblé à une purée ratée où des grumeaux avaient fait office de rêves. La moitié de son visage semblait atteinte d'une névralgie intermittente et douloureuse, preuve d'un abus notoire d'alcool commis la veille au soir. Une habitude. Chaque matin, il réalisait la check-list des symptômes, une des rares emprises qu'il eût encore sur la réalité. Le reste de sa journée se passait comme un empiement d'événements préprogrammés. Il tendit le bras et tira d'un coup sec le rideau occultant, mettant ainsi fin à l'agression du soleil. Les neuf mètres carrés de son appartement standard s'obscurcirent. Les yeux à demi clos, il distingua néanmoins l'heure qu'indiquaient les chiffres du réveille-matin fixé au-dessus de son lit. 10h43 : trop tôt. Il tourna le dos à la fenêtre et se rendormit dans un soupir.

Radjik émergeait mollement lorsqu'il distingua une lueur rouge qui filtrait sous la porte d'entrée. Plus il

s'approchait, plus elle s'amplifiait. Elle réchauffait son être et débridait ses glandes salivaires. Sa température corporelle augmenta de quelques degrés, sa circulation sanguine tourbillonna, son esprit s'interrogea. La porte s'ouvrit, la réponse au pourquoi lui apparut : 1,78 m de femme nue, carrossée pour l'aventure, modelée par les ardeurs pour extraire la sève vitale du genre humain. Des courbes aux pentes vertigineuses, des pleins et déliés calligraphiés par un maître d'œuvres au génie sulfureux. Ses formes invitaient à écrire des partitions fortissimo pour des danses où les sens seraient maîtres, où les bassins, métronomes du plaisir, onduleraient harmonieusement, où les odeurs peindraient une aquarelle délicate de la jouissance. Hypnotique et charnue, la bouche de la visiteuse proférait une douce mélodie, ses syllabes enivraient le jeune homme tout en charmant son intérieur. Le rationnel de l'espace-temps se délitait. Il restait bouche-bée devant les gestes fluides de cette déesse au grain de peau si fin, à l'odeur suave et à l'intime si désirable. Il ne distinguait pas son visage. Sans la toucher il pouvait apprécier son ossature légère, les fines attaches de ses poignets, la grâce de son déhanché tout comme la délicatesse de ses pieds. Elle s'approcha de lui, et, une fois à portée de main, caressa langoureusement son corps élancé, flattant la plastique discrète quoique sèchement musclée de Radjik. Soudain, les seins de la demoiselle se plaquèrent contre son torse nu. Il sentit la fermeté d'une poitrine juvénile habillant le corps d'une femme passionnée. Elle l'enlaça, sa main experte glissa en direction de son pénis rigidifié par la concupiscence. Elle amorça un mouvement de va-et-vient habile.

Le réveil sonna. Ce brusque retour à la réalité hérissa de sueurs froides l'épine dorsale de Radjik. Il n'avait jamais fait ce rêve, n'avait jamais ressenti cette

trêve. Mais ce matin, pour la première fois, son inconscient avait tricoté frénétiquement un canevas de songes illuminés par cette présence féminine, par cette chimère, ce fantasme de sensations qui dans sa réalité n'existait pas. Il tenta de rassembler les réminiscences de son rêve, mais elles s'échappèrent définitivement, aspirées par le trou noir synonyme de sa mémoire.

Difficile pour Radjik d'imprimer les souvenirs de sa vie, ou même de sa journée, sur le buvard trop imbibé qui lui servait de cerveau. Il possédait une mémoire exceptionnelle : grâce à elle, il avait tout oublié. Aucun souvenirs avant le jour de son embauche par la boutique. Son passé ressemblait à un moment de vie effacé, spolié, transformé en une poussière brune et diffuse par des synapses perturbées.

Il quitta sa couche, aspergea son visage au-dessus de l'évier et enfila sa tenue de travail. Celle-ci se composait d'une seule pièce : une combinaison de sécurité grise, avec col racing renforcé et pattes de serrage fermée par un zip à chaque poignet. Les manches et les jambes préformées épousaient parfaitement les lignes de son anatomie. Dans son dos une bosse aérodynamique intégrée au vêtement protégeait sa colonne vertébrale en cas d'accident. Il plongea ses pieds nus dans de vieilles bottes fatiguées et prit sa casquette sur la table. Une fois vissée sur sa tête, elle ne le quittait quasiment jamais, il avait pour elle une affection particulière, même son odeur lui plaisait.

Radjik se sentit à peine mieux lorsqu'il referma la porte derrière lui. Les bras ballants, préoccupé par le rêve qu'il avait fait, il avançait dans le long couloir vert, percé de portes marrons toutes identiques. Les flèches lumineuses lui indiquaient depuis le plafond la direction à suivre pour rejoindre l'ascenseur. La chaleur sublimait la quintessence du parfum de nourriture avariée et de sueur

qui fermentait à l'intérieur du bâtiment. Radjik en reçut un concentré en plein naseaux lorsque les battants du monte-charge s'ouvrirent. Il respirait là les prémisses de l'atmosphère qu'il lui faudrait supporter le temps de descendre les trente-quatre niveaux le séparant du rez-de-chaussée.

Lorsqu'il fut à l'intérieur les portes se refermèrent, mais pas complètement. La descente incertaine vers le rez-de-chaussée commença. Il avait sérieusement soif et supporterait mal le fait de rester bloqué. Les étages défilaient. Les quatre parois de l'ascenseur, recouvertes de miroirs ébréchés, donnaient l'impression d'être au croisement de longs couloirs menant inexorablement à soi-même. Du revers de la manche, il essuya la crasse qui recouvrait l'un d'eux pour mieux distinguer son visage fatigué. Il scruta l'abîme de ses pupilles cernées de bleu et se surprit à chercher au fond de ces sombres têtes d'épingles une trace de ses secrets oubliés. Sans résultat. Avec une lenteur affligeante, la boîte de métal tremblotante continuait son parcours chaotique. Après un soubresaut, comme un rot, elle s'immobilisa. Non pas à la hauteur d'un palier comme la logique le dictait, mais quelque part dans la colonne de béton au milieu de laquelle évoluait l'ascenseur. Au vu de ses fréquents caprices, la capsule locomotrice paraissait dotée d'une identité propre. Mais cette fois-ci Radjik n'eut pas à subir l'humeur exécrationnelle de l'ascenseur, celui-ci reprit sa descente pour arriver en un laps de temps raisonnable et sans encombre au rez-de-chaussée.

Les pas du jeune homme résonnaient dans le vaste hall d'entrée où des rangées de boîtes aux lettres recouvraient les murs. Il ne croisa aucun habitant. À cette heure, la quasi-totalité des citoyens travaillaient. La plupart peignaient le Mur, d'autres conditionnaient la

nourriture dans les usines alimentaires, commerçaient ou évacuaient les déchets. Ceux concernés par les emplois de nuit, attendaient chez eux l'heure d'embauche, regardant par la fenêtre le soleil descendre sur l'horizon. Radjik préférait, comme quelques-uns de ses semblables, patienter jusqu'à dix-huit heures dans un lieu bien plus enivrant que son appartement.

Il cligna des yeux. Radjik eut tout d'abord un mouvement de recul face à l'astre du jour qui l'accueillait, puis il baissa la visière de sa casquette élimée pour se protéger. Encore haut perché dans le ciel, le soleil irradiait la façade du bâtiment grêlée de centaines de minuscules fenêtres qui scintillaient de ses rayons. Les blocs de ciment agglomérés par un mortier qui dégueulait grossièrement conféraient à l'édifice une apparence d'inachevé. Jusqu'à la chaussée, des fers à béton dépassaient de l'architecture, l'oxyde brun-rouge de ces excroissances coulait sur les murs comme des larmes de sang délavé. Boulonnée sur la façade, seule une immense et majestueuse lettre B en métal piqué par le temps différenciait l'immeuble où vivait Radjik de ses jumeaux alentours qui arboraient la suite de l'alphabet.

Sur le trajet en direction du bar de la rue 29, les semelles de ses bottes claquaient quand elles se décollaient du goudron tiède. Radjik espérait que cette journée serait la dernière, il voulait se reposer et disparaître. Il avait maintenant dépassé trois bâtiments, traversé quatre avenues, deux rues et croisé cinq passants. Sa combinaison chauffait sous le soleil et la puante odeur de l'ascenseur le suivait, l'odeur de la mort, celle du beignet périmé, des habitants décédés. Les vieilles bottes qu'il portait souffraient autant que lui. Ses pieds gonflés par la chaleur envoyaient des signes de douleur à chaque pas. Il détestait marcher, mais exérait plus encore la promis-

cuité des corps moites rangés serrés dans les navettes de transport.

En avançant dans la ville, Radjik ne regardait pas le nom des rues ou l'abécédaire des bâtiments pour s'orienter, il avançait en suivant le cap que lui indiquait la tour de Garde Promnibus. Celle-ci marquait le point culminant du paysage symétrique qui s'étalait devant lui. Comme celle construite dans chaque quartier, la tour servait de point de repère aux habitants égarés qui même durant la nuit pouvaient s'orienter grâce au projecteur tournoyant à son sommet.

Le bar qu'il affectionnait se trouvait sur le trajet menant à son lieu de travail, un passage obligé, une aubaine. Arrivé devant l'enseigne, Radjik sonna. La porte d'accès de la gargote lui arrivait à hauteur du menton, elle s'ouvrit. Il dut se baisser pour entrer. Le dos voûté, la tête baissée, il descendit presque à tâtons l'escalier en colimaçon qui menait au sous-sol. Une forte odeur de peinture remontait, le parfum de solvant masquait celui des bouteilles éventées.

Dans la salle du débit de boisson s'alignaient de longues tables. Assis sur des bancs, les clients éclusaient comme de coutume une liqueur sans saveur ni couleur ayant déjà prouvé sa capacité à frirer les neurones. La plupart des buveurs étaient de vieux peintres qui, après une longue journée de labeur, venaient là avant de regagner leurs exigus domiciles respectifs. Perchés sur leurs lourdes échelles, ils avaient passé des heures au soleil à peindre le Mur. Couches après couches, jour après jour, année après année, le temps semblait les avoir usés. Radjik était le plus jeune de l'assemblée, mais il se sentait tout aussi fatigué, prématurément vieilli.

Le dos voûté il s'avança dans la salle. Le plafond anormalement bas ne permettait pas de se tenir debout, il

obligeait à s'asseoir pour consommer. La difficulté à se mouvoir dans l'établissement empêchait toute initiative motrice impulsive, elle imposait une raideur généralisée, une attitude figée qui canalisait l'agitation que pouvait provoquer la boisson alcoolisée. Comme une entité transparente, latente, Radjik se déplaça en direction du comptoir, tira un tabouret et s'installa. Autour de lui, un espace fractionné de verres à pied et de petites cuillères à café qui reflétaient les visages aux regards vitreux des habitués.

Pourquoi se tenait-il là ? Personne ne le voyait, pourtant tout le monde se côtoyait. Des dos tournés lui tenaient compagnie, essayaient d'oublier leur ennui. Des bribes de mots aplatis par l'apathie d'autrui se murmuraient parfois dans les alcôves du débit de boisson. Derrière Radjik, la clientèle passive faisait mine de ne pas le voir, tables et bancs semblaient bien plus présents que ces humains hagards. Quel désespoir ! Peut-être cet état de fait les poussait-il à boire et boire. Peut-être que tout le monde l'espionnait, se questionnait sur cet homme solitaire et sans passé. Peut-être qu'eux non plus ne se souvenaient plus de lui, ni même de leur vie. Peut-être que... Les connections logiques se délitaient à mesure que son angoisse prospérait. L'impression de vivre dans le corps d'un autre.

Radjik fit signe au serveur atteint de nanisme congénital. Il lui demanda d'un geste de la main de servir le niveau d'alcool nécessaire au bien-être de ses nerfs. Son délire ne se tut pas malgré l'ingestion du contenu d'un verre opaque et maintenant vide. Le perspicace barman joua de la bouteille pour le remplir à nouveau. Le second godet descendit d'un trait dans son gosier.

Certes le bar de la rue 29 lui offrait contre quelques unités, la force d'affronter les dangers qu'il rencontrait chaque soir, mais cette journée, comme les

autres auparavant, n'amènerait aucun souvenir nouveau, aucun indice, pas même l'espoir. Il ne s'expliquait pas la sensation de manque qui l'habitait depuis son réveil, le vide abyssal qu'il éprouvait lorsqu'il croisait son reflet. Il avait l'impression d'avoir l'âme amputée de moitié et entendait crier le fantôme de sa part manquante sans pouvoir l'écouter. La ouate épaisse de son amnésie rétrograde l'étouffait, elle mettait hors de portée tout souvenir, toute tentative visant à reconstituer la trame de sa vie. Il prit conscience que son passé jamais n'existerait. Il comprit que seule la mort pourrait mettre un terme au lourd sentiment de déprime qui l'accompagnait aussi loin qu'il se souvenait.

FICHE TECHNIQUE

Sexe :	Masculin
Age :	21 ans 1 mois 10 jours
Numéro de série :	C6H12O6
Prénom :	Alphonse dit le Ventru
Taille :	1 mètre 62 centimètres
Poids :	147 kilogrammes 998 grammes
Cheveux :	3 centimètres - Noirs
Couleur des yeux :	Noir
Adresse :	Fédérarium / Quartier Melrose rue 77 / Bâtiment Q / RDC

Un sourire satisfait illuminait son faciès gonflé d'acides gras saturés. Une lueur bambine éclairait ses yeux porcins hauts placés sur sa face et rehaussés de sourcils fins, noir de jais. Le carmin de ses babines charnues dessinait une bouche presque féminine sur son visage porcine. Fine et menue en position fermée, elle devenait gargantuesque lorsqu'il s'agissait d'engloutir un aliment quel qu'il fût.

Esprit de béatitude pour un début de journée qui se passait dans des draps encore une fois souillés. Il gisait sur son lit, englué par les plaisirs solitaires qu'il consommait depuis l'âge pré-pubère, plaisirs qui avec les années s'étaient accrus tant en fréquence qu'en intensité. Un cocktail olfactif, mélange de crasse, de nourriture avariée et de sécrétions corporelles identifiabiles, constituait la signature infalsifiable de son antre. Son appartement était à son image : un hybride entre une table de banquet et un mouchoir de papier usagé se décomposant en confettis collants et malodorants. Comme l'attestaient l'amas de détritrus, d'emballages et d'assiettes sales au pied de son couchage, sa principale passion consistait à ingurgiter en quantité. Il ne sortait de son immeuble que pour travailler et se ravitailler en nourriture sur le chemin du retour.

Alphonse se masturba en pensant à sa première et nouvelle femme. La nuit précédente il avait trouvé ce palliatif à l'onanisme compulsif qui le poursuivait et commençait à irriter son sexe rabougri. Mais ce n'était qu'en fin de soirée, après la fermeture des commerces, à l'abri des regards, qu'Alphonse retrouverait sa chère et tendre. Elle l'attendait sur le trottoir du boulevard 25.

Il pensait aux coïts de chair et d'os qu'il partagerait avec sa compagne, quand une déflagration anale, ayant parcouru auparavant les huit mètres de son intestin grêle et s'enorgueillissant au passage de senteurs raffinées, l'appela à ce plaisir naturel et gratuit : déféquer. Assis sur son trône en béton dont les parois étaient crépies de déjections visqueuses, il tenta d'expulser le kilo de matière fécale qui encombraient son intérieur. Jugulaires et carotides se gonflèrent, il poussa de toutes ses forces. Les étrons résistaient aux assauts répétés de son sphincter musclé. Le visage rougi et déformé par l'effort, il se concentra sur son objectif. Un, deux, trois : évacuation.

L'explosion fétide fût magnifique, d'une jouissance telle, qu'il dut retenir une larme de joie. Soulagé, il écouta attentivement le son des selles s'échouant dans l'eau croupie. Les remous provoqués déformèrent le reflet de son arrière-train qui était d'une négligence hygiénique totale. Ce faisant, Alphonse se sentit faiblir, le malaise vagal le guettait, trop de calories consommées lors de la lutte qu'il venait de mener. Il devait faire augmenter la concentration de glucose dans son sang.

Il entreprit de cuisiner un met adapté à ses besoins en plaçant son dernier plateau-repas dans le chauffe-plats. La plupart du temps il mangeait à domicile, une activité qu'il réitérait une demi-douzaine de fois par jour. Le visage presque collé à la porte vitrée du four, il regardait tourner sa pitance. Un filet de morve coulait de son nez. Mis en appétit par le paysage coloré qu'il contemplait, il cueillit d'un coup de langue expérimenté la sécrétion nasale qui tentait de s'échapper. Dans quelques minutes le repas serait prêt à déguster. Une odeur agréable de graisse animale commençait à se faire sentir.

Une pensée jalouse envers les cuisiniers des manufactures alimentaires envahit Alphonse. Lui n'avait été qu'un éboueur. Il avait collecté dans chaque quartier les trépassés de la veille. Mais c'était bien dans les manufactures que s'exécutait le travail le plus intéressant. C'était là que les cadavres étaient déshydratés puis moulus en une farine permettant une large gamme d'utilisations, une longue conservation et une manutention plus aisée. La poudre humaine était agglomérée en une pâte-base qui devenait aussi collante qu'appétissante une fois réhydratée et mêlée à la graisse fournie par les instituts de liposuccion. A cette préparation les cuisiniers ajoutaient un mélange d'antibiotiques, de nutriments de synthèse et de compléments vitaminiques, ce qui n'enlevait rien à

l'appétence de la préparation, bien au contraire. Colorants, arômes artificiels, ainsi qu'un conditionnement bariolé, assuraient à ces médicaments un succès certain sur les étalages des boutiques du Fédérarium. Qu'ils fussent présentés sous forme de plats préparés, de gelée ou de pâtisseries, ils contribuaient au bonheur ordinaire des habitants.

Un étrange grésillement provint de l'intérieur du four. Alphonse fronça les sourcils, plissa les yeux en entrouvrant la bouche. Interpellé par l'événement, il tendit l'oreille. Le plateau tournant accélérait, il virevoltait maintenant à une vitesse anormale. La lumière clignota, le crépitement s'intensifiait. Inquiété par le comportement irrationnel de son allié gastronomique, Alphonse fit un pas en arrière. Bien lui prit, car le chauffe-plats, poussé à bout par une utilisation trop intensive, émit un dernier sifflement d'agonie avant de simplement exploser. Le souffle projeta des débris de verre et de nourriture à travers toute la pièce. D'un bond, et flatulant de surprise, il se réfugia en couinant derrière la table de la cuisine. Par chance il n'était pas blessé.

Il demeura en position défensive quelques minutes. Une fois remis de ses émotions, il ne put que constater qu'il lui faudrait envisager une autre option pour s'alimenter. Le four n'était plus qu'un orifice béant et noirci dans le mur. Quant à son plateau repas, il était réduit à l'état de débris collants. La contrariété provoquée par l'événement eut pour malheureux effet de souiller le fond de son slip tout en ouvrant plus larges les portes de son appétit. Une production excessive de noradrénaline lui faisait franchir la frontière entre la gourmandise et la boulimie compulsive. Les neurotransmetteurs affolés n'envoyaient plus qu'un seul ordre clair : manger. Il salivait, ses pensées étaient encombrées de beignets nature,

vanille ou chocolat. Son estomac se contractait, mendiait sa ration. Il était inimaginable qu'il passa commande par téléphone au risque d'attendre de longues heures avant que le livreur ne daigne se présenter. Alphonse décida de rejoindre prestement une des boutiques de beignets qu'il affectionnait pour s'y trouver dès l'ouverture et ainsi être servi le premier.

Beaucoup de navettes, peu de passants. Promenades et flâneries dans les rues du quartier restaient exceptionnelles pour des habitants habitués à joindre l'utile au nécessaire. Il lui fallait effectuer une courte marche pour se rendre jusqu'à l'endroit où il prendrait le transport en commun le menant droit au magasin. Son poids de cent quarante-sept kilogrammes rendait ses déplacements piétons difficiles, mais Alphonse était poussé par une volonté inébranlable. Il était prêt à fournir les efforts nécessaires pour atteindre le temple du beignet. Ses critères pour porter au pinacle un établissement pâtisseries demeuraient des plus basiques : le plus proche, celui où le patron le laisserait s'installer confortablement au comptoir, et surtout, celui qui disposait d'un stock suffisant. Le trajet s'annonçait difficile, l'air vicié empêchait ses poumons de fournir suffisamment d'oxygène à sa corpulente personne. De grosses gouttes de sueur coulaient sur son front huileux, sa chemise trop petite et de couleur serpillière épongeait ses aisselles. Sa pompe cardiaque peinait, forçait, entraînant une sudation extrême destinée à rafraîchir son épiderme. La trajectoire qu'il devrait suivre était simple, à gauche en sortant de chez lui, après le Bâtiment E à droite, puis de nouveau à gauche. L'arrêt se trouvait juste devant le salon de coiffure.

Sur son chemin il croisa des éboueurs absorbés par leur besogne. Habillés de leurs cirés jaunes, ils s'affai-

raient autour de camions à benne réfrigérée. Une première équipe travaillait à l'intérieur du bâtiment, elle évacuait les cadavres des appartements pour les entasser dans le monte-charge qu'elle expédiait à ses collègues au rez-de-chaussée. La seconde équipe sortait les corps de l'ascenseur et les amoncelait sur le trottoir devant l'immeuble. Un dernier groupe d'éboueurs fracturait les membres des trépassés, tentant à grand peine de donner une forme cubique à la mort, puis les entassait bien rangés dans la benne du camion. Ils finaliseraient leur action par le chargement des poubelles ménagères dans la remorque tractée par l'un des véhicules. Alphonse avait occupé jusqu'à ce jour un poste clé dans les équipes d'éboueurs, celui de poinçonneur.

Sa tâche consistait à perforer le lobe de l'oreille des défunts citoyens, avant qu'ils ne fussent chargés. L'opération se réalisait avec une pince en métal qui découpait un petit disque de chair afin de s'assurer du décès de l'habitant. Alphonse avait reçu une formation d'éboueur et plus spécifiquement de poinçonneur au centre d'éducation. Il avait travaillé dans ce secteur d'activité pendant quelques années, avant d'être soudainement congédié ce matin même. Il avait reçu à l'aube un courrier lui intimant de cesser toute activité professionnelle avec effet immédiat. Peu lui importait, cette date marquait le jour de sa rencontre gourmande avec sa princesse, sa femme et dorénavant sa raison de vivre en plus des beignets goût chocolat. Mais avant de la rejoindre, il devait manger.

Il n'eut pas à attendre longtemps au bord de la route. À peine fut-il arrivé aux zébras blancs signalant le lieu de l'arrêt, qu'une navette se présenta. Alphonse embarqua en cherchant à ménager un espace pour sa corpulente personne. Les voyageurs déjà entassés dans le wagon marmonnèrent leur désapprobation. Le visage

aplati contre les larges vitres latérales, ils suffoquaient et transpiraient eux aussi de plus en plus. Alphonse aimait l'ambiance des navettes à l'heure de pointe, les corps comprimés se frottant les uns aux autres, les glandes sudoripares qui produisaient des odeurs enivrantes, les érections impromptues qui tendaient légèrement la toile de son pantalon, lorsque, par chance, il pouvait frotter sa panse contre le fessier d'une jeune femme plantureuse.

Les portes se refermèrent, les rails grincèrent sous le poids des voyageurs, la navette s'ébranla. Si tout se passait bien, elle déposerait le Ventru devant le dispensaire, à l'angle de l'avenue 234 et du boulevard 99, à deux pas du magasin fournissant l'objet de son désir.

FICHE TECHNIQUE

Sexe :	Féminin
Age :	26 ans 6 mois 14 jours
Numéro de série :	LC11H17N2NAO2S
Prénom :	Lychka
Taille :	1 mètre 78 centimètres
Poids :	58 kilogrammes 234 grammes
Cheveux :	63 centimètres – Blanc cendré
Couleur des yeux :	Vert
Adresse :	Fédérarium / Quartier Beverly Rue 345 / Bâtiment G / Étage 27

Le pommeau de douche crachotait. À demi bouché par le calcaire et faute d'une pression suffisante, il envoyait un jet désordonné et tiédasse. La courbe de température de l'eau suivait celle de l'immeuble par lequel les tuyaux passaient. Frais le matin, tempéré le soir. Cependant Lychka se délectait du bien-être que lui procurait cette pluie artificielle. Souhaitant augmenter le débit, elle joua du robinet. Les tuyaux vibrèrent puis crachèrent une suite de bulles d'air en claquant, comme s'ils avaient

du mal à expulser le liquide qui les encombraient. L'eau devint jaunâtre, puis franchement marron. A ce stade elle salissait plus qu'elle ne nettoyait, signe d'une coupure imminente du réseau d'alimentation. Quelque peu désappointée et déçue, Lychka dut suspendre son dégrassage avant qu'il ne fut effectué dans son intégralité : elle ne s'était pas lavé les pieds.

La jeune femme ouvrit le rideau et sortit de l'étroite cabine en plastique. Son corps mince et d'apparence délicate ruisselait, si bien que des gouttelettes chatouillèrent la peau du creux de ses reins avant de glisser entre ses fesses. Elle frissonna malgré la chaleur. Son visage arborait des lèvres généreuses et de discrètes taches de rousseur nimbaient ses yeux lumineux. Une ondulation capillaire immaculée effleurait ses joues finement creusées, et venait se nicher au creux de sa clavicule. Elle s'accroupit tout en souplesse pour attraper le rêche carré de tissu lui servant de serviette. Ses ongles cassés et noircis attestaient du travail fourni la nuit passée. Le détergent n'avait pas eu raison de la crasse et du cambouis qui les endeuillaient. Lychka s'essuya machinalement en pensant à lui. Elle l'avait presque oublié, mais, depuis le réveil, son visage s'invitait à nouveau dans la réalité.

Elle enfila sa combinaison mouchetée d'huile de vidange et ses bottillons de travail réglementaires, puis se tint devant la fenêtre en regardant par-delà les immeubles. Elle observait le Mur qui obstruait l'horizon.

Le Fédérarium se situait dans une cuvette, si bien qu'il eût été vain d'imaginer apercevoir l'autre côté du Mur qui le dominait. Lychka aimait cependant laisser aller son regard au gré des bâtiments. Elle voyait au loin la fumée jaune s'échapper des manufactures alimentaires, tandis que rues, avenues et boulevards quadrillaient l'agglomération. À proximité du bâtiment estampillé de la

lettre "R", se dressait la Tour de Garde de son quartier. Elle s'apparentait à un large donjon dominant les immeubles alentour. Sa surface recouverte d'un stuc ocre patiné de rouge, parfaitement lisse et poli, donnait l'illusion d'une concrétion minérale sortie des entrailles de la terre par l'effet d'une tectonique fantaisiste. Seule une porte au pied de la tour, et un phare qui balayait l'horizon depuis son sommet, dénonçaient une présence humaine en son sein. Si l'agent chargé du remplacement de l'ampoule et de l'entretien de l'antenne relais n'avait été si obsédé par la réalisation impeccable de sa corvée, une vue panoramique d'exception se serait offerte à lui. À chacun son métier. La discipline intrinsèque de Lychka l'arracha aux sentiments qui la contaminaient : l'heure de rejoindre son lieu de travail approchait.

Avant de sortir de l'immeuble, elle s'arrêta dans le hall pour ouvrir la boîte aux lettres sur laquelle était inscrit son numéro de série. Un habitant de l'immeuble vêtu d'une tenue de cuisinier la rejoignit. Il sentait le linge mal séché et la graisse réchauffée. Sans un regard pour elle, sans même se rendre compte de sa présence, il prit son courrier et s'en fut par l'ascenseur. Il avait terminé sa journée. Après un tour de clés, Lychka examina le contenu de sa boîte aux lettres. Chaque semaine une fiole remplie d'un liquide translucide et un sachet de poudre blanche lui étaient expédiés comme à tout habitant. Laudanum et Pervitine. Elle les fourra dans sa poche. Quand elle consommait l'un ou l'autre, la modification de personnalité induite la mettait mal à l'aise, comme une caricature d'elle-même. Elle réussissait difficilement à suivre la prescription hebdomadaire recommandée. Ces substances rendait la vie des citoyens plus confortable, pas la sienne. Elle décida que le soir venu, une fois de retour chez elle, ces préparations médicamenteuses rejoindraient l'eau

croupie de ses toilettes. Mais un fait plus inhabituel attira son attention : elle avait reçu du courrier.

L'en-tête indiquait que la lettre provenait du dispensaire. Le secrétariat la contactait au sujet d'une visite médicale qu'elle devait effectuer le jour même. Cette nouvelle contraria Lychka, elle serait donc en retard pour l'embauche. De surcroît son estomac se plaignait, il lui indiquait qu'afin de combler par un beignet vanille la faim irrépessible qui pointait, une halte dans une boutique serait la bienvenue. Malheureusement l'heure de la convocation, ainsi que la distance importante la séparant encore du dispensaire situé au cœur du quartier voisin, ne lui laissait d'autre option que de contrarier son souhait pâtissier. N'ayant ni le temps ni l'envie de se rendre à pied jusqu'au dispensaire, elle dut se résoudre à utiliser le transport commun.

Une navette de transport s'arrêta à sa hauteur et invita Lychka à poursuivre son chemin assise sur la banquette en plastique. Seul deux hommes et une demoiselle, dont le ciré jaune la désignait comme éboueur, occupaient le wagon. Tout comme le cuisinier croisé dans le hall, ils évitaient son regard et ne manifestaient aucun intérêt à son égard. Ils ne s'apercevaient peut-être même pas qu'ils étaient plusieurs. Lychka faisait partie des mécaniciens qui réparaient les camions-bennes utilisés par les éboueurs du Fédérarium. Elle travaillait dans un hangar qui emmagasinait la chaleur durant la journée à cause des tôles ondulées surchauffées par le soleil, transformant l'atelier en une véritable fournaise. Elle vidangeait, jouait de la clé à pipe et du tournevis, revissait les bouchons sur des carters d'huile crasseux, ou s'attelait au démontage de pneumatiques récalcitrants à l'idée de quitter leurs jantes attitrées. bercée par le roulis de la navette qui la menait vers le dispensaire Lychka, s'assou-

pissait. Elle soupira et ferma les yeux. Son esprit vagabondait, ses pensées oscillaient entre langueur et espoir de revoir son amant.

Lychka descendit, laissant la navette poursuivre sa distribution d'habitants. Au coin du caniveau, le regard de chaussée reflétait le soleil qui apparaissait derrière les immeubles du Quartier Beverly. Elle continua à pied vers le dispensaire où l'attendait son entrevue. En chemin elle se surprit à dévisager les passants pour peut-être croiser le minois de celui qu'elle avait fréquenté. Elle le cherchait et espérait voir sa silhouette passer l'encadrement d'une porte d'immeuble ou surgir de l'angle d'une rue. Les jours qui avaient suivis sa disparition, Lychka n'avait eu de cesse de penser à lui en ruminant le sentiment doux et parfumé de la mélancolie. Elle ressentait de nouveau cette tristesse coton dans laquelle se lover avec un sourire contrarié et les yeux embués.

Le jeune homme conduisait l'un des camions bennes utilisé par les éboueurs. Le changement d'une rotule de direction et de deux amortisseurs épuisés par le poids des cadavres l'avait mené jusqu'au garage où travaillait Lychka. Les autres mécaniciens, occupés à des tâches aussi variées que le remplacement d'une culasse ou le décrassage d'une pompe à carburant, lui avaient légué les réparations du véhicule que le chauffeur à casquette avait garé au-dessus de la fosse.

Il avait alors eu un comportement étrange. Tandis que les clients habituels repartaient chez eux sans un mot une fois le camion déposé, lui était resté. Descendu dans la fosse, il avait couvé des yeux Lychka pendant qu'elle effectuait la réparation des pièces défectueuses. Comme aimanté par sa présence, il s'était placé près d'elle pour lui parler, lui poser des questions. Il n'était pourtant pas d'usage chez les individus du Fédérarium de communi-

quer en dehors du strict minimum utile. Au début elle s'était sentie gênée par ce comportement singulier. Il lui avait demandé pourquoi le soleil se levait puis se couchait ? Pourquoi les navettes s'arrêtaient et repartaient ? Pourquoi les chiffres sur son réveille-matin changeaient à mesure que la journée passait ? Pourquoi son appartement se trouvait au trente-quatrième étage et non au premier ? Pourquoi les gens mouraient si ce n'était que pour se transformer en beignet ? Des interrogations insensées qui ne possédaient aucun intérêt pratique quant au bon déroulement d'une journée. À mesure qu'il parlait, Lychka était apparue de plus en plus intéressée non par ce qu'il disait mais par les traits de son visage en perpétuel mouvement. Par ses sourcils se levant et s'abaissant pour ponctuer ses phrases, par ses mains qu'elle imaginait agiles, par son fessier qu'elle souhaitait instamment toucher. Sans s'en rendre compte, elle avait caressé l'intérieur de ses cuisses avec le marteau qu'elle tenait. Plus l'outil se pressait contre sa combinaison, moins elle l'écoutait. Le jeune homme ne semblait point perturbé par le fait que Lychka fut plus occupée à briquer son entrejambe qu'à démonter les amortisseurs du camion benne qu'il avait amené pour réparation. Ne résistant plus, elle avait lâché marteau, pinces, tournevis et boulons pour coller ses lèvres contre celles agitées du chauffeur-parleur. Dans la fosse, cachés par le véhicule, sans trop faire de bruit, ils s'étaient accouplés. Leurs corps déshabillés s'étaient emboîtés volontiers, comme l'écrou et la clé qui déverrouillaient des mécaniques jusqu'ici négligées.

Engagé par un accord tacite, le jeune chauffeur était revenu chaque jour, son éternelle casquette toujours visée sur la tête. Il n'avait plus de camion à réparer, mais toujours des questions à poser. Il retrouvait Lychka qui lui donnait la réplique sous la forme d'une fornication

débridée. Leurs entrevues étaient certes brèves car ils ne pouvaient délaissier trop longuement leurs emplois respectifs, mais l'intensité de leurs échanges - qu'ils soient pour l'un verbaux, pour l'autre sexuel - les comblaient. Il était ensuite régulièrement venu la visiter dans son appartement. Cette aventure semblait fonctionner, baigner dans une simplicité spontanée. Lychka profitait du moment présent sans se soucier du pourquoi. Mais aujourd'hui elle était déçue de ne plus poursuivre l'exploration des sens et de la parole en sa compagnie. Il avait disparu. Il avait disparu en même temps que les menstruations de Lychka.

Cinq hommes casqués sortirent du troisième ascenseur reliant les étages de la tour de Garde Prom-nibus à son parking sous-terrain. Dans le silence mâtiné du son des bottes sur les pavés, les membres du Komando numéro 18 se dirigeaient vers leur véhicule. Ils se déplaçaient en formation serrée, le Commandant M. marchait en tête suivi du Capitaine D. et de trois lieutenants. Leurs longues capes de vinyle noir qui traînaient au sol ramassaient la poussière derrière eux. Les ascenseurs alentours déversaient d'autres passagers rigides en charge de l'ordre public. Les équipes de nuit du service action prenaient leur quart.

Le Komando 18 traversa le parking en slalomant entre les alignements de fourgons noirs qui, tels des ombres prêtes à se déployer, attendaient les ordres de leurs pilotes. Les deux gradés entrèrent à l'avant du véhicule, les trois hommes du rang à l'arrière pour encadrer les prochaines cibles qu'ils interpelleraient durant la soirée. L'équipement du fourgon était certes spartiate, mais son moteur était puissant et son pare-chocs des plus solides.

Dans le parking, les premiers tours de clés se firent entendre, puis le vacarme des échappements s'envola

crescendo. De fines nappes de brouillard bleuté se dessinaient couche après couche et s'insinuaient dans le réseau tentaculaire de tunnels goudronnés menant à la surface du Fédérarium. Les moteurs qui tournaient alimentaient l'air en gaz carbonique tout en berçant les hommes installés dans l'atmosphère capitonnée de leur véhicule. Les membres du Komando 18 attendaient que les données concernant une imminente intervention leur percutent la conscience.

A l'avant, le Commandant M. rangeait dans le vide poche de la portière un sac en plastique contenant de vieilles pâtisseries. Sous son casque de métal poli, son visage tel un masque de cire ne laissait transparaître aucune émotion. Son pied battait la mesure sur la pédale d'accélérateur. Il était prêt. Sur le siège à sa droite, le Capitaine D. se perdait dans la contemplation des agrégats de sécrétions nasales extraites avec douceur par son index expérimenté. Les trois lieutenants, à l'arrière, somnolaient paisiblement dans un chuintement de soupirs prolongés. Chacun d'eux éprouvait cette sérénité propre aux actions justes, une fierté teintée de tendresse de se savoir œuvrer pour le bien-être de la société.

L'objectif des Komandos était simple : localiser, interpellier, expulser. Sans états d'âme. Qu'ils soient vieux, jeune, mâle ou femelle, une seule règle : préserver le Fédérarium. La raison devait l'emporter. Constituant le bras armé du réseau Synark, ils avaient pour rôle d'envoyer par-delà le Mur, vers la Plage, ceux qui par leur mauvaise conduite s'excluaient du Fédérarium. Ce territoire avait été laissé en pâture aux primitifs qui depuis les temps anciens se laissaient aller à leurs plus bas instincts. Par sécurité, les Komandos expulsaient les citoyens durant la nuit. Lorsque le soleil se couchait, les sauvages vivant sur la Plage – considérés comme de farouches